

## Art 355 / Une percée dans le monde des plaques Entrevue avec Jean-Yves Fréchette

Pierre-Paul Pleau

Numéro 103, automne 2009

Le futurisme a 100 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pleau, P.-P. (2009). Art 355 / Une percée dans le monde des plaques : entrevue avec Jean-Yves Fréchette. *Inter*, (103), 80–83.



## Art 355 / Une percée dans le monde des plaques

— ENTREVUE AVEC JEAN-YVES FRÉCHETTE PAR PIERRE-PAUL PLEAU

> Jean-Yves Fréchette, performance dans le cadre *La caravane de la parole*, Québec, 2008. Photo : Georges Gariépy.

**Pierre-Paul Pleau – Jean-Yves Fréchette, depuis quand photographiez-vous les plaques d'immatriculation du Québec ?**

Jean-Yves Fréchette – L'autre jour, j'ai retrouvé une note concernant le tout premier cliché : c'était en 1985.

**P.-P. P. – En 1985 !**

J.-Y. F. – Oui, à l'époque je notais tout dans un carnet. J'y tenais une espèce de registre dans lequel j'inscrivais des informations concernant chaque plaque photographiée : *ART 355* est datée du 29 août 1985, la photo fut prise devant le 740, rue Baillargé, à Québec, à 9 h 39, et la plaque appartenait à une Dodge Colt grise ; il faisait beau soleil...

**P.-P. P. – Il faisait beau !**

J.-Y. F. – Absolument ! Il faisait beau ce jour-là et j'en suis d'autant plus sûr que je notais précisément, pour chaque plaque, un certain nombre de détails : date, heure, lieu, marque de voiture, etc. J'avais même inventé un système de pictogrammes, un peu semblable à celui qu'utilise Météomédia pour noter l'air du temps : ensoleillé, nuageux, partiellement dégagé, pluvieux, etc. Avec l'avènement de la photo numérique, j'ai cessé de tenir à jour mon carnet de notes puisque des métadonnées sont automatiquement enregistrées par l'appareil photo dans le fichier

JPEG de chacune des images. Mais ce passage de la diapositive à la photo numérique signifie malgré tout l'abandon d'un certain nombre d'informations intéressantes. Si je connais désormais la seconde exacte où fut prise la photo numérique, en revanche je ne peux que supposer le temps qu'il fait. Ainsi la plaque « 925 AXE » par exemple, photographiée cet hiver à Québec, est presque entièrement recouverte de neige. Je peux donc logiquement en déduire qu'il neigeait ce jour-là, mais je ne puis l'affirmer avec certitude ; peut-être qu'il s'agissait simplement des traces d'une tempête de neige tombée la veille.

**P.-P. P. – Mais une photo ne peut pas illustrer à la fois le sujet et tout le contexte élargi dans lequel il baigne !**

J.-Y. F. – Bien sûr que non, mais au niveau de ma propre démarche, la photo numérique n'aura fait qu'illustrer cette observation, qu'un déplacement ou une perte de sens est inhérent à tout changement de paradigme technologique. Dès que j'ai commencé à utiliser ma Canon PowerShot SD870IS, mes encombrants classeurs de diapositives sont subitement devenus obsolètes. Et même si l'appareil enregistre avec précision la vitesse d'obturation et l'ouverture du diaphragme, il m'est désormais impossible de retenir tous les autres détails contextuels

de la scène que normalement je notais dans mon carnet. Pour moi, l'avènement de la photo numérique a entraîné une modification de mes pratiques et je me rends bien compte maintenant que ce sont toutes les notations



Photos : Jean-Yves Fréchette



atmosphériques qui ont été sacrifiées. Et pourtant n'est-ce pas le rôle des artistes de noter, de transformer, de fabriquer des atmosphères, euh... disons contrôlées ? L'art action permet d'abord une transposition subtile du climat local généré par une situation évolutive provoquée par l'artiste. Que ce climat soit sonore, visuel, tactile, linguistique, situationnel ou émotif, peu importe, l'artiste est là pour transformer et faire avancer les choses, comme on dit. Voyez-vous, ce qui m'apparaît intéressant avec les plaques d'immatriculation, c'est qu'en plus de suggérer des mots, chaque plaque, si vous me permettez le jeu de mots, véhicule avec elle une histoire : celle de son propriétaire. Chaque plaque photographiée peut, en plus de suggérer un mot, témoigner d'une tranche de vie.

**P.-P. P. – Chaque plaque photographiée tiendrait donc du reportage et non de la fiction ?**

J.-Y. F. – En quelque sorte oui ! Car vissée dans le cul d'un véhicule, chaque plaque est un signe narratif mobile qui déambule dans la cité. Vous voyez, une plaque d'immatriculation, ce n'est pas uniquement une donnée administrative du ministère des Transports : chaque plaque est une stèle signifiante dans la vie du propriétaire d'un véhicule, chaque plaque parle ; à nous d'en découvrir l'histoire ou non !

**P.-P. P. – Oui, vous avez tout à fait raison et c'est sans doute pourquoi on a fait tant de chichis autour du protocole de contrôle de la vitesse par photoradar, les citoyens arguant qu'une photo prise à telle heure, à tel endroit, constitue une intrusion dans la vie privée des individus par le potentiel de révélations qu'elle pourrait contenir : vous étiez à tel endroit, à telle heure, avec tel individu, etc. Mais, dites-moi, pourquoi photographier les plaques du Québec exclusivement ?**

J.-Y. F. – Les plaques québécoises constituent un corpus capable de transporter tout le mythe de la québécoïté, ne croyez-vous pas ? Je m'explique... Il y aurait tant à dire sur notre société tricotée serrée, sur ce « petit peuple serré de près aux soutanes », comme le remarquait Borduas, hanté par une irréversible peur de sombrer dans l'amnésie collective, d'où cette devise impérative, plaquée sur chacun des postérieurs des véhicules : « Je me souviens »... Mais de quoi ? Plutôt que de se souvenir d'une façon approximative, il faudrait me semble-t-il inventer, se projeter, aller de l'avant... et créer du discours tout en se souvenant ; c'est là l'enjeu de toute dialectique, de tout progrès, de toute création : prendre pied sur les enseignements du passé pour se projeter dans du neuf. Le projet de raconter le mythe de la fondation de Québec par Champlain en utilisant un corpus de plaques d'immatriculation tient un peu de cette idée que le travail de mémoire peut permettre de bondir plus loin lorsque la conscience créatrice intègre dans sa fulgurance les enseignements du passé.

**P.-P. P. – Si je comprends bien vous établissez un rapport entre les lettres aléatoirement disposées sur les plaques et les mots ?**

J.-Y. F. – C'est ça, chaque plaque dans son économie de lettres peut représenter un mot.

**P.-P. P. – Comment fonctionne votre système d'équivalence sémantique ?**

J.-Y. F. – Les mots peuvent s'obtenir différemment : soit directement il s'agit d'un mot de trois lettres comme ART, SEL ou AXE. Bien sûr, je dois deviner à quel mot les lettres de la plaque me font penser. Il peut alors s'agir d'une abréviation comme SVP, d'initiales comme JYF., d'acronymes comme WWW, d'abréviations comme ETC. Souvent il s'agira de mots tronqués dont on aurait extirpé les voyelles : TRC → truc, MDT → maudit, CAF → café. Parfois il suffira de lire la sonorité des lettres, de lire les lettres au son, pour découvrir le mot qui se cache derrière le signifiant : SPR → j'espère, KBK Québec, KZK → cosaque. Mais le plus intéressant demeure la résolution de problèmes complexes comme PDA → pédagogique, HMR → humeur, MGF → méga fête, etc.

**P.-P. P. – On rejoint un peu le texto ici, non ?**

J.-Y. F. – Oui.

**P.-P. P. – Quel rapport établissez-vous alors entre le texto et le système de plaques que vous détournez au profit du sens, de la narration ?**

J.-Y. F. – Bien, je crois qu'il s'agit simplement d'une écriture qui se donne l'économie de ses moyens, comme le texto précisément qui est pratiqué par des gens pressés ou des gens que brime la contrainte physique du protocole de messages SMS limités à environ 160 caractères. Twitter par exemple oblige ses usagers à ne pas dépasser 140 caractères. Ne pourrait-on pas parler ici d'une nouvelle rhétorique de l'ablation ?

**P.-P. P. – Il s'agirait donc d'une écriture plus jeune que celle de la graphie traditionnelle ?**

J.-Y. F. – Une écriture plus jeune peut-être pas, de tout temps les scripteurs rapides ont eu recours aux abréviations. Mais à certains égards, on pourrait très certainement dire qu'il s'agit d'une écriture plus difficile. Et c'est sans doute une des premières fois, dans toute l'histoire de l'écriture, qu'une telle pratique est si généralisée. Des recherches tendent à prouver que, parmi les jeunes qui utilisent le texto, les meilleurs « textologues » paradoxalement se révèlent aussi être d'excellents scripteurs. Ainsi, les élèves qui démontrent des habiletés particulières en texto (rapidité, concision, inventivité) sont également ceux dont les notes en français sont les meilleures. Le texto, contrairement à ce qu'ont pu en penser les tenants de la belle orthodoxie linguistique, apparaîtrait plutôt comme un mode d'expression écrite dont la maîtrise serait, théoriquement, plus difficile encore que l'écriture « ordinaire ». Le texto ne serait donc pas cette écriture misérabiliste tant décriée qui pullulerait au détriment de nos

a priori grammaticaux, mais bien une façon subtile d'intervenir dans le code de la langue afin de le démanteler pour le saturer de concision. Il est intéressant de rappeler que dans certaines langues, dont l'arabe par exemple, ou l'hébreu, le plus haut niveau de complexité est révélé par une écriture qui s'ampute volontairement de ses voyelles. En arabe, le littéraire s'abrège, en français, le littéraire souvent s'ampoule.

**P.-P. P. – L'art action, la performance, ici, signifie-elle que le public est convié à une récupération (sic) abrégée du récit ?**

J.-Y. F. – Pas nécessairement. Le meneur de jeu crée entre les plaques-mots un flux syntaxique qui révèle à la fois la respiration du texte tout comme il en révèle son sens. Il se passe alors quelque chose d'étrange : dans son effort de déchiffrement pour trouver l'énigme des plaques, le public balbutie une sorte de discours exploré qu'il a tôt fait de traduire en langage clair, cependant. Très rapidement, le public en arrive à se raconter pour lui-même le récit inaugural. Il trouve le « sens » caché des plaques en restituant la ligne du mythe de la fondation de la ville de Québec que l'inconscient collectif des Québécois avait stocké quelque part dans une mémoire quelque peu poreuse. Le performeur, par son action, appelle le sens par un dévoilement d'indices signifiants qui se succèdent au rythme des plaques qu'il pointe du doigt.

**P.-P. P. – Et l'axe de lecture ? Lire de droite à gauche et de bas en haut, ça signifie quelque chose ?**

J.-Y. F. – En abscisse, vous avez la ligne de pénétration horizontale du territoire de la Nouvelle-France par les fondateurs français, de droite à gauche, c'est-à-dire d'est en ouest. En ordonnée, c'est l'axe du temps, c'est l'axe de la croissance et de l'évolution : une ligne lointaine qui s'appuie sur les origines de l'histoire pour « monter » vers le présent et, éventuellement, ouvrir sur le futur. C'est également l'axe paradigmatique, l'axe des substitutions métaphoriques par lesquelles les lettres des plaques s'effacent derrière le signifiant sonore du mot réel.

**P.-P. P. – Il s'agit en quelque sorte d'une sorte de lecture indicielle, un puzzle visuel et/ou phonétique que vous devez donc résoudre sur-le-champ ?**

J.-Y. F. – Absolument car, si c'est la graphie des plaques qui conduit d'abord au mot, leur sens n'a de sens que si le public ne se met d'abord le son en bouche. La poésie concrète et la poésie phonétique (musicale) auraient ici de parfaites correspondances. Il faudrait voir la gymnastique articulaire à laquelle se livre le public pour comprendre que « la pensée se fait dans la bouche », pour reprendre le mot de Tzara. Et c'est un jeu auquel il se prête d'autant plus volontiers que le rythme imposé par le performeur est celui d'une



direction pour l'exécution d'un phrasé textuel comme s'il s'agissait d'interpréter une véritable partition. Parfois il arrive que le public devance la venue de certains mots, trouvant lui-même un autre sens que celui d'abord imaginé par le performeur, d'où la surprise, le cocasse et l'irrésistible effet comique qui s'installent dans la performance.

**P.-P. P. – Une performance peut donc être drôle ? N'est-elle pas plutôt sérieuse et grave mettant en jeu le corps qui souffre ou la matière qui se fracasse...**

J.-Y. F. – L'art action ne fait pas autre chose que de mettre en scène la vie elle-même. Alors quand ça dérape ou rigole, la performance se teinte d'une atmosphère qui emprunte au registre des activités ludiques où le plaisir parfois déboule. D'ailleurs, dans ce type de performance interactive, c'est le public qui parle, c'est lui qui crée le sens, en accord avec les règles du jeu dictées par le performeur, certes, mais de se voir ainsi l'auteur d'un texte en devenir, ben, ça l'amuse et le contente.

**P.-P. P. – Comment se déroule la performance alors ?**

J.-Y. F. – Le performeur annonce d'abord le thème du texte à inventer, puis il y va de quelques suggestions d'équivalences : RWA devient « le roi », FRA « le roi de France », etc. La règle est facile et le public a tôt fait d'en comprendre l'enjeu de sorte qu'après cinq ou six plaques, le texte roule tout seul jusqu'à la dernière plaque AMF où le public se fait une joie d'affirmer que Champlain est un des fondateurs de cette grande Amérique française.

**P.-P. P. – Les plaques sont-elles toutes d'égale valeur ? Autrement dit, photographiez-vous toutes les plaques que vous apercevez sur la route ?**

J.-Y. F. – Bien sûr que non, toutes les plaques n'ont pas la même valeur ; certaines d'entre elles sont parfaitement insignifiantes. Il ne m'arrive jamais de photographier une plaque si elle n'est pas là, sur-le-champ, automatiquement signifiante ; pour que je puisse photographier une plaque, il faut qu'elle m'inspire immédiatement un mot, une expression, une phrase, sinon je laisse tomber. Ainsi, tenez, imaginons une plaque, « 614 TNJ » par exemple, jamais il ne me viendra à l'idée de la photographier maintenant. J'ai beau répéter les sonorités, y ajouter des voyelles, rien n'y fait : « 614 TNJ » est pour moi insignifiante, là, maintenant. Alors je laisse tomber. Mais en regardant par la fenêtre, je vois encore cette autre plaque, « 527 NMX ». Et, bien que ce soit difficile, je crois qu'elle pourrait me servir à évoquer l'image d'un DG qui « ne mixe » pas si bien que ça les échantillons du rave (RAV) qu'il anime.

**P.-P. P. – Mais alors c'est comme si vous découvriez à travers le corpus des plaques des pistes de sens ; c'est comme si vous appreniez le vocabulaire d'une nouvelle langue.**

J.-Y. F. – Exact ! Et je ne suis pas loin de penser qu'à chaque fois que je photographie une plaque,

c'est comme si j'apprenais un nouveau mot que je pourrai utiliser ultérieurement dans une autre performance. À cet égard, photographier des plaques n'est pas innocent. Il y a là, me semble-t-il, comme une métaphore de l'apprentissage de la langue et du développement de la pensée en général. Des sujets me sont totalement interdits simplement parce que je ne possède pas les plaques pour en parler. Pas de plaques, pas de mots, pas de discours, pas de pensée...

**P.-P. P. – Y a-t-il des plaques qui auraient été censurées par le ministère des Transports, disons, des plaques obscènes dont le contenu serait trop explicite ? Je pense à SEX, par exemple, ou à CUL...**

J.-Y. F. – Vous avez raison, SEX et CUL ont été éliminés du corpus, comme d'ailleurs les voyelles I et O à cause de la possible confusion avec le un (1) et le zéro (0)... Ça ne laisse donc pas beaucoup d'outils pour représenter tous les mots de la langue française avec seulement... quatre voyelles : A, E, U et Y. C'est un beau défi et un modèle d'efficacité et d'économie comme l'est, d'une certaine manière, le texto.

**P.-P. P. – Photographiez-vous uniquement des plaques françaises ?**

J.-Y. F. – Pardon ?

**P.-P. P. – Photographiez-vous uniquement des plaques susceptibles de rappeler ou d'évoquer des mots de la langue française ?**

J.-Y. F. – Non, pas uniquement ! Je photographie aussi des plaques qui peuvent suggérer des mots anglais (la semaine dernière, j'ai trouvé SKY et EYE qui m'inspirent préliminairement « *his eyes were looking in the sky* », ou « *sky is the limit for her bright eyes* », ou... on verra !). Mais il y a des plaques bilingues : SLD fait « SoLiDe » et « SoLD ». Je songe d'ailleurs à faire une prochaine performance bilingue où on pourrait voir s'affronter le général Wolfe (WLF) et le général Montcalm dans une sorte de reconstitution du récit de bataille des plaines d'Abraham. Il y aurait quelque chose d'ironique à découvrir que le corpus des plaques se souvient également de la défaite des Plaines et qu'il peut rappeler le comportement erratique du général français que j'ai toujours trouvé personnellement un peu TWT (twitt)... Mais j'aimerais revenir sur les grands absents du corpus des plaques, les voyelles I et O... Je crois ici que le ministère des Transports se fait l'agent de ce qu'on pourrait appeler une censure subliminale, car le I et le O ne sont-ils pas également, à leur façon, des symboles typographiques à caractère sexuel ? Le I étant une représentation stylisée du phallus et le O, une représentation symbolique de la matrice, il était normal de les voir disparaître du corpus des plaques tout comme sont disparus SEX et CUL. Car on aura senti qu'on pourrait très bien les accoupler l'une avec l'autre, les deux s'emboîtant comme « papa dans maman »... C'est léger, mais bon... Il reste cependant que si le I disparaît, nous n'avons plus

la BIT, mais on conserve le BAT, et nul ne chercherait bien longtemps pour découvrir les mots qui se cachent derrière PNS et PLT ou BND, de sorte que le ministère des Transports lui-même laisse circuler en douce un discours quasi explicite et sexuellement connoté. Le Ministère aurait-il consenti à une dérive inconsciente ? Je n'en sais rien, mais je pourrais par ailleurs vous raconter des histoires pleines d'érotisme, pleines de KRS dans lesquelles les FEM aiment bien la présence des hommes VRL, si vous voyez ce que je veux dire...

**P.-P. P. – Vous parlez de sexualité, mais y a-t-il d'autres champs sémantiques qui circuleraient dans les plaques ?**

J.-Y. F. – Oui ! Je pourrais parler des peintres, de Van Gogh (VGO), à Manet (MNT), à Klee (KLE) ; des philosophes, de Leibnitz (LBZ) à Kant (KNT) en passant par Hegel (HGL) ; ou des musiciens : Mozart (MZT) ou Beethoven (BET). Il y a également des poètes comme Rimbaud (RMD), ou Baudelaire (BAU), ou Breton (BRE), mais je pourrais également évoquer des jurons (CRS, TBK, KLS, etc.) ou constater que, dans la ménagerie des plaques, le tigre (TGR), le lynx (LNX) et le puma (PMA) cohabitent... Il y a des plaques plus chaudes que d'autres : vous aurez compris que l'été (ETE) me réchauffe et que le nord (NRD) me congèle. Enfin, il y a des plaques dangereuses qui menacent de sauter à tout moment (TNT) et d'autres qui invitent au calme et à la méditation (ZEN). Vous voyez que tous les discours pourraient à la rigueur circuler à travers les plaques minéralogiques du Québec... C'est un peu comme si chaque automobiliste, sans le savoir, circulait dans un dictionnaire dynamique : cela aurait plu à Borges...

**P.-P. P. – Vous avez donc beaucoup de photos de plaques ?**

J.-Y. F. – Oui, j'en ai quelques milliers...

**P.-P. P. – Vous partez souvent à la chasse aux plaques ?**

J.-Y. F. – À ce propos, je n'ai pas vraiment de stratégie particulière d'arrêtée. Mais je vous dirais que, lorsque je circule en automobile, je ne pense qu'à ça.

**P.-P. P. – Vraiment ?**

J.-Y. F. – Oui, je circule toujours avec ma caméra. Je regarde à droite, à gauche, devant, derrière... J'ai même développé cette faculté de lire les plaques à l'envers à travers l'image projetée du rétroviseur. Si une plaque me parle, je m'arrête et je la photographie illico. Si la voiture qui me précède est bien plaquée, je sors ma caméra et je fais le cliché à travers le pare-brise. Si le feu de circulation tombe au vert précipitamment et que le véhicule qui me précède démarre rapidement, je lance la poursuite, je pars en chasse. Il m'est arrivé à quelques reprises de faire plusieurs kilomètres avant de pouvoir m'arrêter pour photographier la plaque désirée.



**P.-P. P. – Vous êtes donc un conducteur potentiellement dangereux ?**

J.-Y. F. – Non ! Je suis un conducteur attentif, assoiffé de plaques et de mots. Je dois vous dire avec franchise que, s'il m'est arrivé de prendre une voiture en filature, la très grande majorité des plaques que j'ai photographiées l'a été à pied, en circulant dans les rues de différentes villes (chaque ville a un corpus alphabétique propre) ou en faisant le tour des stationnements publics. Il m'est même arrivé de tirer parti des grands rassemblements populaires, comme le spectacle de Céline Dion par exemple, et d'écumer tous les stationnements de l'Université Laval mis à la disposition des fans de la vedette québécoise pour assister à son spectacle des plaines d'Abraham lors des festivités du 400<sup>e</sup> anniversaire de Québec. Il y avait là un concentré de plaques venues des quatre coins de la province : un échantillonnage magnifique dont a su s'enrichir mon répertoire lexical de plaques.

**P.-P. P. – Les gens vous voient donc à l'œuvre ?**

J.-Y. F. – Cela arrive parfois, bien que la plupart du temps je ne sois pas interrompu dans mon travail. Mais lorsque cela se produit, lorsque les gens m'interpellent, je m'arrête et je marche vers eux : « Hé ! Que faites-vous là ? Avez-vous le droit de photographier des plaques ? » Jamais je ne réponds à cette question. Je m'approche et je fais plutôt manœuvre de diversion. J'active l'écran de ma Canon, et je leur montre les derniers clichés que je viens de prendre, et je leur explique pourquoi je le fais : « Regardez, vous voyez ? Avec les plaques on peut faire des mots. Essayez ! Tenez : TGR, ça vous inspire quoi ? »

**P.-P. P. – TGR ??? Rien !**

J.-Y. F. – Allez-y au son, ne prononcez que chacune des consonnes, tout fort, vous allez entendre le mot !

**P.-P. P. – T – G – R, tigre ?**

J.-Y. F. – Oui ! C'est ça, vous avez trouvé : un tigre ! Puis je leur soumetts d'autres plaques et, inmanquablement, les gens finissent par me dire : « C'est amusant, vous avez pensé à ça tout seul ? » Euh, oui... Mais vous pouvez le faire vous aussi : chaque fois que vous rencontrerez une plaque, cherchez le mot qu'il y a derrière ; vous verrez, vous en arriverez à vous raconter des histoires et vos promenades ne seront plus jamais les mêmes...

**P.-P. P. – Mais ça ne doit pas toujours être aussi simple ! Y a-t-il eu des fois où on vous a pris carrément à partie ?**

J.-Y. F. – C'est arrivé à quelques reprises. Des gens m'ont poliment mais dédaigneusement traité de « bizarre » (c'est mon fils qui aurait été content) ; d'autres m'ont carrément interpellé et interdit de poursuivre mon travail. Ainsi, sur les stationnements de Place Laurier, je suis *persona non grata*. Je n'ai plus le droit d'y mettre les pieds pour y photographier des plaques, alors je m'abstiens.

Mais en règle générale, je dois vous dire que ce qui se passe avant la performance est aussi sinon plus important que ce qui se passe pendant la performance. Lors de la prise de vue, j'ai un contact direct avec les gens, je peux leur parler, ils peuvent me questionner, et cela entretient un dialogue que je trouve fécond et essentiel. Le poète-performeur ne doit pas toujours travailler sur une scène au-dessus de tous : il doit aussi marcher dans les rues de la cité avec les siens ; n'est-ce pas Miron qui disait ça ?

**P.-P. P. – Vous arrive-t-il parfois de photographier deux fois la même plaque ?**

J.-Y. F. – Cela peut arriver, mais je dois dire que c'est assez rare puisque, circulant assez régulièrement dans mon corpus de plaques, j'en arrive à les mémoriser avec assez de facilité. Mais si je photographie deux fois la même plaque, j'élimine de mon fichier la plaque aux numéros inférieurs, abandonnant la plaque la plus faible à son triste sort...

**P.-P. P. – Les chiffres des plaques vous intéressent alors, en tenez-vous compte, disons, pour compter ou faire un inventaire, en faisant apparaître des nombres dans votre récit ?**

J.-Y. F. – Non ! Pour l'instant, les chiffres ne m'intéressent pas. Encore que les Québécois raffolent des nombres : Loi 101, Bill 22, etc. Mais pour l'instant la numérologie associée aux plaques me conduirait dans des zones abstraites que je ne veux pas aborder.

**P.-P. P. – Y a-t-il de belles plaques ?**

J.-Y. F. – « De belles plaques ? » Je ne comprends pas...

**P.-P. P. – Oui, y a-t-il des plaques que vous trouvez plus belles que d'autres, des plaques qui auraient un potentiel esthétique, mettons, euh... supérieur ?**

J.-Y. F. – Ah ! la question est intéressante. Disons simplement ceci : il y a des plaques dont les lettres forment une parfaite symétrie et que je trouve belles comme YYY ou HHH ; WWW n'est pas mal non plus d'autant qu'il y a ici une allusion au Web qui se profile derrière. Il y a la plaque des origines ABC ou celle de la fin XYZ. Mais au-delà de ça, il y a des photos, et je parle ici du médium lui-même, qui m'apparaissent présenter un potentiel esthétique nettement supérieur ; vous avez raison, toutes les photos ne sont pas d'égale valeur. Tenez cette plaque KMR, presque illisible, mais texturée et saturée de matières qui la recouvrent (neige, sloche, calcium), ben, cette plaque apparaît comme un tableau qui flirte avec l'art abstrait. Il y a cette plaque étonnante, RED, appartenant à une voiture d'un rouge vif et rutilant qui rappelle les rapports que primitivement le signe entretenait entre le sens et son support. Il y a les plaques où on devine la présence du photographe puisque son ombre se projette sur une partie de la photo. Il y a aussi ces autres photos dans lesquelles ma silhouette, rapetissée à l'excès, se reflète dans le miroir déformant d'une garniture de chrome trop

expressive. Enfin, il y a toutes ces plaques dont l'image porte la marque de son passage dans un temps et un milieu donnés : plaques recouvertes de boue, de poussière, de neige, de gouttes d'eau, de rouille, de calcium... Les plaques tordues ou égratignées sont également plus intéressantes que les plaques neuves et lisses... Bref, vous voyez, ce que j'apprécie surtout dans les plaques, c'est non seulement leur pouvoir d'évocation sémantique, mais également la trace du temps qui s'y dépose comme autant de métadonnées...

**P.-P. P. – Bref, la matérialité des plaques à agir comme signes vous intéresse... Mais, concrètement, lorsque vous écrivez un texte avec vos plaques, comment cela se passe-t-il ?**

J.-Y. F. – Je commence d'abord à étaler sur une grande table de petites reproductions photographiques des plaques qui entretiennent un rapport sémantique avec le sujet. Ces petites photos (3,2 cm x 2,4 cm), que j'entrepose dans des boîtes d'allumettes, me permettent de voir l'ensemble du corpus de mots s'étaler sur une surface plane : je peux ainsi les observer tous d'un seul coup d'œil. Puis je les déplace facilement du bout des doigts : je rapproche, j'éloigne, puis j'assemble et j'échafaude du sens. De petites lignes de textes apparaissent ainsi progressivement et commencent à s'imposer parmi le tas de plaques éparses. Bien sûr, je comble les vides et j'ajoute essentiellement ce que les plaques elles-mêmes ne peuvent pas évoquer : les déterminants, les conjonctions, les prépositions, etc. En réalité, ce que j'ajoute à la phrase, c'est une syntaxe, des liens. Vraisemblablement il s'agit là de la respiration même du texte que je tiens entre mes dents. Je pointe du doigt la plaque KBN et KAN, et je dis en même temps : « Vous savez, Champlain aura finalement été l'un des premiers à habiter sa cabane en Canada... ». Si les plaques me permettent d'asseoir le support sémantique du texte en devenir, il reste que je dois beaucoup travailler pour en déployer l'armature et le propulser dans une sorte de respiration continue [rires], si vous voyez ce que je veux dire...

**P.-P. P. – En tout cas, cela rappelle votre toute première performance, *PhysiTexte*, où, enfermé dans une cage, vous avez assemblé verbalement pendant six heures plus de 2000 fragments textuels.**

J.-Y. F. – Je n'avais pas pensé à ça, mais vous avez raison, il y a une similitude entre les deux procédés, comme quoi l'image de la circularité convient parfois parfaitement à la quête de celui qui, à défaut de le transformer, creuse le réel afin de le rendre plus familier, sinon plus acceptable... ■

Jean-Yves Fréchette est né au Nouveau-Brunswick et vit à Québec. Poète, communicateur et performeur, il a souvent été invité à créer des pièces originales dans le cadre d'événements de poésie sonore. Il a été membre du collectif Inter/LeLieu et a participé à la manœuvre des Territoires nomades en 1994. Il était l'un des poètes invités à *La caravane de la parole* en 2008.